doado



le cœur des louves

Stéphane Servant

rouergue

PRÉSENTATION

Célia est arrivée seule, à la fin de l'été.
Livrée à elle-même dans la vieille maison,
elle attend sa mère. Le village est toujours pareil,
perdu au fond de la vallée, avec ses montagnes couvertes
de forêts et son lac Noir.
Leur retour réveille de vieilles histoires.
Celles d'une grand-mère à la réputation sulfureuse.
Car ici, tout le monde se connaît depuis toujours.
On s'aime trop ou on se hait et ce sont les hommes
qui font la loi, par la force s'il le faut.
Pour découvrir ce qui se cache sous la surface des choses, elle devra
se tailler un chemin, entre mensonges
et superstitions.
Et se faire louve pour ne pas être proie.

STÉPHANE SERVANT

Stéphane Servant est né dans le sud de la France en 1975. Touche-à-tout, il s'est aventuré dans la littérature étrangère, le développement culturel, le graphisme, et l'écriture scénaristique. Il a longtemps travaillé en milieu scolaire et associatif en tant qu'intervenant artistique et chargé de projets culturels. Il est aujourd'hui auteur, scénariste et illustrateur pour la presse, la communication et l'édition jeunesse. Il vit près de Carcassonne. Son premier roman pour ados, *Guadalquivir* (Gallimard, coll. Scripto), est paru en 2009.

Du même auteur au Rouergue

Souviens-toi de la lune – **2010, roman doado.**

Photographie de couverture : © Louise Markise
© Éditions du Rouergue, 2013
ISBN : 978-2-8126-0659-5
www.lerouergue.com

doado

Stéphane Servant

le cœur des louves

rouergue

À celles
avec qui j'ai grandi.

*

C'était au soir de la Saint-Jean. Partout dans la vallée de petits feux piquaient la nuit de jaune. Je suis entrée dans le village au son d'une vieille romance. Sur la place de la mairie, on avait installé une piste de danse. Quelques planches de la scierie jetées à même la terre battue. Des musiciens venus de la ville jouaient sans entrain pour une paire de danseurs. Les vieux assis sur des chaises, leurs yeux fendus comme ceux d'oiseaux de proie, les garçons aux épaules larges à parler trop fort sous les guirlandes de la buvette, les filles dans l'ombre à s'échanger du rouge à lèvres et des cigarettes, les joues roses et la nuque parfumée d'eau de lavande. Tout un monde qui m'apparaissait ce soir-là si étrange.

Quand j'ai posé mon pied nu sur les planches poussiéreuses, la musique s'est tue. Et les yeux des vieux se sont arrondis. Et les garçons se sont poussés du coude. Et les filles ont laissé la cendre de leur cigarette dégringoler sur leur corsage. Tout d'un coup, il n'y avait plus que les grillons qui chantaient au loin.

Les danseurs ont quitté la piste, affolés et titubants, comme si les planches avaient consumé la plante de leurs pieds. Moi, d'un coup de menton, j'ai ordonné aux musiciens de reprendre la mélodie là où ils l'avaient abandonnée. L'accordéoniste, un gars au visage brun, a écrasé sa cigarette, et ses doigts, un par un, sont allés courir sur le clavier. Une valse. Je me suis mise à danser, à tourner sur moi-même, les yeux grands ouverts, et leurs visages à tous se confondaient en une même face hideuse et grotesque. Je tournais, je tournais et je souriais de les voir ainsi, la bouche ronde et les yeux pleins d'indignation et de terreur. Je souriais parce que j'étais vivante, si vivante qu'eux en semblaient morts avec leurs épaules basses et leur visage blême. Et j'ai ri, j'ai ri jusqu'à ce que quelqu'un, je ne sais pas qui, tente de poser une main sur mon bras. Il y a eu un cri, peut-être le mien. Je me suis débattue, j'ai trébuché, la fourrure a glissé de mes épaules, dévoilant et ma peau et mon sein rond et mon sexe brun et mon ventre creux. Et l'enfant endormi entre mes bras.

L'accordéon s'est tu à nouveau. Celui qui avait tenté de m'arrêter, peut-être était-ce Armand, a reculé vivement. Les hommes à la buvette souriaient, à l'affût comme des bêtes sauvages. Alors je les ai cloués à la nuit avec mes yeux sombres qui leur disaient : « Venez, venez ici, danser avec moi, tourner avec moi, et toucher mon corps et faire courir vos mains sur ma peau et sur mon ventre. Venez. Venez et peut-être que je ne vous déchirerai pas », et, tous, je les ai vus pâlir et détourner le regard.

J'ai rajusté le manteau, j'ai écarté les cheveux sur mon front et je suis allée vers l'église. L'intérieur était

sombre et froid. Le père Tibo se tenait entre les travées. Aussi vacillant et jaune que les flammes maigres des quelques cierges qui éclaboussaient le transept. Je me suis avancée lentement jusqu'au bénitier. L'eau était noire et fraîche dans ma paume. J'ai lapé longuement, avec de petits coups de langue. Le curé ne bougeait toujours pas. Aucun son ne nous parvenait du dehors. J'ai lavé la boue sur les joues de l'enfant qui dormait paisiblement entre mes bras. Puis je me suis assise sur la vasque de granit et j'ai laissé mon corps se détendre, enfin. Le son clair de l'urine chaude et dorée qui s'échappait de moi est venu trouer le silence. La bouche du père Tibo était ronde et noire comme un puits. J'ai passé une main entre mes jambes pour me nettoyer. Le manteau de louve sur mes épaules et l'enfant dans mes bras, je suis sortie de l'église sans me retourner et j'ai quitté la place sans un regard pour les vieux et les garçons et les filles qui étaient pareils à des statues figées.

Dans la nuit, les cloches ont sonné à la volée. Comme frappées par un diable en furie. Au petit matin, on a retrouvé le corps du père Tibo. Son corps nu et sa langue noire et gonflée. Durant la nuit, il s'était pendu.

chapitre 1

– Les histoires, c'est ça le problème, les histoires.

L'homme n'en finit pas de parler, sans même se soucier de savoir si elle l'écoute. Les yeux perdus de l'autre côté de la vitre, elle regarde avec un peu de crainte les montagnes chargées d'arbres sombres s'élever de part et d'autre de la route.

Dans son cou, elle peut sentir l'haleine tiède et moite du vieux chien. Quand elle avait ouvert la portière, en bas dans la vallée, l'animal avait découvert ses crocs jaunes en grognant. Plus pour la forme que pour l'impressionner vraiment. Comme pour se conformer à ce que son maître attendait de lui. Une sorte d'instinct. Un instinct de bête soumise. Celui de répondre aux attentes de l'homme avant qu'il ne réclame et n'ordonne. Elle n'avait pas eu peur des dents émoussées et de la truffe humide, couturée de cicatrices. Elle avait même joyeusement avancé la main vers le poil rêche de la tête de l'animal, et le chien avait glapi bruyamment tout en remuant la queue. L'homme l'avait brusquement fait

taire d'un coup de poing sur le museau. Il avait jeté un sourire édenté à la jeune fille.

– Faut pas croire, il grogne, mais c'est tout ce qu'il peut faire maintenant. Tu vas où, petite ?

Elle avait glissé un œil vers le chien, recroquevillé sur la banquette arrière défoncée. L'animal gémissait doucement. Un corps, maigre et pelé, roulé en boule. Deux yeux vitreux qui l'effleuraient sans la voir vraiment.

Elle avait hésité à monter, à cause de ce coup de poing que l'homme avait donné. Elle n'avait pu s'empêcher de frémir devant cette violence sèche. Celui qu'elle avait d'abord pris pour un vieux monsieur serviable en route pour une promenade dans les bois s'était en un instant métamorphosé. Elle aurait eu envie de dire à l'homme qu'il n'avait aucune raison de battre son chien, qu'il pouvait aller se faire voir, qu'elle n'avait pas besoin de lui. Elle aurait eu envie de claquer la portière et de partir sans se retourner, les épaules bien droites et le regard fier. Mais il se faisait déjà tard, elle était épuisée, et elle ne voulait pas risquer de se retrouver coincée là, sur cette route déserte au pied des montagnes, écrasée par la chaleur de l'été. Ou peut-être bien qu'elle se sentait incapable de faire le moindre reproche et d'élever la voix. Alors elle avait timidement donné sa destination, l'homme lui avait dit de monter et, docile, elle s'était assise sur le siège avant de la vieille voiture, le sac à dos râpé à ses pieds.

La boîte de vitesses craque comme un arbre fendu par la foudre quand l'homme passe la seconde pour attaquer la montée des gorges. À présent, plus aucune trace des forêts. La roche, juste la roche. À gauche, le chaos du

ravin. À droite, le rasoir de la falaise. Même au cœur de l'été, le soleil ne s'aventure pas jusqu'ici.

L'homme était resté silencieux durant la première partie du trajet, ses mains crevassées agrippées au volant de la vieille voiture. Cela n'avait pas dérangé la jeune fille. Le coup qu'il avait donné au chien lui serrait toujours la gorge.

« Peut-être que si je dis quelque chose de travers il me frappera moi aussi », pensait-elle. Elle trouvait cela absurde, mais quelque chose au fond d'elle-même lui intimait l'ordre de rester tranquille, les mains sagement jointes sur ses genoux réunis. Et puis elle avait beaucoup parlé ces derniers jours. Trop parlé. Il avait fallu dire. Et redire. Et redire encore. Interroger. Mentir – très souvent. Elle qui depuis longtemps avait tissé autour d'elle un cocon de silence, elle s'était fait violence pour dénouer les fils de la parole. Elle était presque heureuse que ce vieil homme n'ouvre pas la bouche. Il y avait juste le toussotement poussif du moteur, le souffle paisible et un peu rauque du chien contre son épaule, et ça lui convenait ainsi. Et puis l'homme s'était mis à parler. « Par chance, s'était-elle dit, il ne me pose pas de questions comme tous les autres ». Il se contentait de parler à voix haute. Comme s'il réfléchissait pour lui-même. Ou comme s'il parlait à son vieux chien. « Par chance, s'était-elle dit, il ne me pose pas de questions ». Parce qu'elle n'avait pas de réponses, et qu'elle était fatiguée de mentir.

– Moi, c'que j'dis, c'est qu'on raconte trop d'histoires aux gamins d'aujourd'hui. Ouais, beaucoup trop d'histoires. Et que les gamins y confondent la vraie vie et

les histoires. Ce qu'existe et ce qu'existe pas, poursuit l'homme, avec dans la voix cet accent si particulier aux gens des montagnes d'ici. Un accent fait de pics et de cols, de vallées et de gorges où dégringolaient les rochers. À la fois chantant et âpre. Tanné par le soleil d'été. Fissuré sous le givre des petits matins d'hiver. La voix de l'homme l'effraie un peu. Elle devine là aussi une sorte de violence à peine contenue. Mais, d'un autre côté, elle est presque heureuse d'entendre à nouveau cet accent si particulier qui la ramène vers l'époque, pas si lointaine, où elle n'était encore qu'une enfant.

– Alors tu peux faire ce que tu veux, la vie, ça a rien à voir avec les histoires. Non, rien du tout. Et tu veux savoir pourquoi ?

L'homme s'est tourné vers elle, il lui lance maintenant un coup de menton en guise de point d'interrogation et la voiture se balance sur la bande d'asphalte qui grimpe entre les deux parois sombres et rocheuses. Falaise, précipice, falaise, précipice. À l'arrière, le chien gémit doucement. L'estomac de la jeune fille se contracte brusquement et elle arrive à peine à émettre un gémissement en guise de réponse, un vague son qui pourrait ressembler à la plainte de l'animal dans son dos.

L'homme la regarde étrangement, comme s'il voyait pour la première fois ses cheveux en bataille, ses vêtements couverts de poussière et le gros sac à dos à ses pieds.

– Tu serais pas une fugueuse, toi ?

Elle secoue la tête. Elle a envie de lui hurler de garder les yeux sur la route, mais elle se retient. Si l'homme l'abandonne là, dans les gorges, il y a peu de chances

qu'elle trouve une autre voiture pour l'amener vers le col et ensuite vers le village. Cette route, elle s'en souvient bien. Elle se souvient des montagnes. Des langues de forêts immenses et noires qui lèchent leurs flancs et qui, depuis toute petite, l'impressionnent tant. Alors, non, elle n'a aucune envie de rester là. Qui sait jusqu'à quand. Peut-être jusqu'à la nuit ?

Elle réussit finalement à articuler :

– Mes grands-parents, ils avaient une maison là-bas. C'est là que je vais. Je ne suis pas une fugueuse.

L'homme fait claquer sa langue, à la manière de quelqu'un qui goûte la saveur d'un vin, comme s'il essayait de faire le tri entre le vrai et le faux dans les paroles de la jeune fille.

– Non, t'es pas une fugueuse. Les gamins d'aujourd'hui, vous avez pas assez de courage pour vous frotter à la vraie vie.

Et l'homme retombe dans le silence.

Après de longues minutes de côtes et de virages, la gorge finit par desserrer son étau autour de la route et la voiture parvient au col en toussant. Là-haut, un brouillard épais a avalé le paysage. Dans le souvenir de la jeune fille, les jours de beau temps, on pouvait apercevoir la mer au loin. Un mince bandeau bleuté qui tremblait sur l'horizon. Mais cet après-midi tout est blanc et épais. Le village, couronné par son château en ruine, elle s'en souvient, n'est qu'à quelques kilomètres en dessous, mais à travers le brouillard elle ne distingue rien.

L'homme a stoppé la voiture sur une aire goudronnée.

– C'est ici qu'on s'arrête.

Le vieux chien s'ébroue sur la banquette arrière. La jeune fille descend avant de récupérer le sac à dos. L'homme a ouvert au chien, qui claudique en faisant claquer joyeusement ses mâchoires comme pour découper de larges bouchées de brouillard.

L'homme fouille dans son coffre et il en tire une carabine. Il donne un coup de menton vers la route qui dégringole de l'autre côté du plateau, vers la mer qu'on ne peut pas voir.

– Le village, il est à six kilomètres d'ici. Mais, si tes grands-parents étaient du coin, tu dois savoir.

Le vieux chien vient renifler affectueusement la main de la fille. Elle passe ses doigts fins dans la fourrure rêche, et les yeux aveugles de l'animal roulent de plaisir.

– C'est quoi le nom de tes grands-parents ? demande l'homme. Elle se contente de hausser les épaules et, après une dernière caresse au chien, elle s'avance sur la route.

Après quelques mètres, elle se demande soudain ce que l'homme va faire, seul avec son chien et cette arme, là, dans ce brouillard. Quand elle se retourne, un peu plus loin, l'homme est toujours immobile, sa silhouette estompée par la gomme humide de la brume. Il lui semble qu'il la regarde fixement. Le chien lui aussi regarde dans sa direction, attendant peut-être qu'elle disparaisse tout à fait.

Plus tard, alors qu'elle est déjà loin, elle entend un coup de feu. Et puis le silence à nouveau enveloppe le monde.

chapitre 2

Elle n'avait rien répondu à l'homme, mais elle savait qu'il avait en partie raison.

Tout commence par une histoire. Tout commence toujours par une histoire.

Il y a : la chambre. Il y a : la voix de sa mère. Il y a : l'histoire.

Elle ne sait plus ce que l'histoire raconte. Peu importe, en fait.

Elle rit, elle frissonne, elle s'étonne, elle pleure – presque. Elle retient les larmes. À peine.

La voix de sa mère est un pinceau qui transforme le paysage. Qui étale des couleurs en elle.

Et puis il y a la fin de l'histoire.

Et à la fin, tout finit bien.

Toujours.

Et puis le temps passe. Les histoires aussi. La voix de sa mère disparaît, souvent. Comme le paysage dans le brouillard.

Et quand la voix revient, c'est pour affronter celle de son père, au rez-de-chaussée, dans la cuisine en dessous.

Les histoires ne la font plus rire, ni frissonner, ni s'étonner. Elle plonge son visage dans les coussins pour tenter d'étouffer les mots qui lui parviennent depuis la cuisine. Mais toujours ils se frayent un chemin jusqu'à ses oreilles. Un soir où les mots sont épuisés, elle réalise que dans chaque histoire se cache un mensonge, comme un serpent sous une pierre. Et c'est à ce moment-là, elle en est presque sûre, qu'elle cesse d'être une enfant.

chapitre 3

Elle s'était attendue à être ensevelie sous les souvenirs, mais rien ne dégringole dans sa mémoire quand elle pousse la porte de la maison. À peine une poignée d'après-midi d'été, les grains de poussière en suspension dans une colonne de soleil jaune, une écorchure au genou après une chute dans l'escalier, une tartine de chocolat dans laquelle trône une dent de lait. Des choses minuscules dont elle ne sait même plus si c'est elle qui les a vécues ou si elles sont arrivées à une autre enfant, tant tous ces détails lui semblent figés comme de vieilles photographies prisonnières d'un sous-verre poussiéreux.

La maison est solide et froide, plantée à l'extrémité du village. La dernière sur la route qui s'élance dans la vallée. À l'intérieur : l'obscurité. Les volets de bois fatigués sont tirés sur les fenêtres closes et la poussière. Elle jette son sac à dos au hasard dans la cuisine sombre et elle parcourt les pièces comme une aveugle, les mains tendues devant elle. Elle pourrait bien sûr ouvrir les volets, laisser entrer la lumière ou même allumer les

ampoules, mais elle ne fait pas confiance à ses yeux. Elle ne veut pas voir. Elle aimerait sentir. Ressentir. Aussi elle fait courir sa main le long des murs, elle promène ses doigts sur le bois des meubles dont elle devine à peine la masse dans la pénombre. Ici la cuisine, là le salon, plus loin le vieil escalier qui l'emporte à l'étage. Elle cherche dans la forme des choses le souvenir des étés qu'elle passait ici, mais les contours de sa mémoire restent flous. Une aquarelle détrempée par la pluie.

Ses pas la guident vers la chambre où elle dormait. Une pièce minuscule tapissée de jaune, blottie sous les toits. Étouffante l'été, glaciale l'hiver. Mais, en toute saison, la fenêtre s'ouvrait sur les montagnes au loin. Ici, les souvenirs reviennent, peu à peu, sur la pointe des pieds, pareils à des invités timides. Elle se souvient qu'à une certaine heure de la matinée les montagnes semblaient être si près qu'elle pouvait presque toucher leurs sommets en tendant simplement le bras. Vues d'ici, les forêts noires ne paraissaient pas effrayantes. On aurait dit un petit tableau un peu naïf. Les montagnes barbouillées de vert sombre. Les sommets éclaboussés de gouache blanche. Il ne manquait plus qu'ici et là une biche ou quelques écureuils pour parfaire le tableau.

Aujourd'hui, elle n'ouvre pas les volets. Elle n'en a pas envie. Elle veut encore goûter l'obscurité et le silence. Laisser le temps aux souvenirs de redécouvrir les lieux. Bientôt la maison s'animera des pas, des gestes brusques et des cris des déménageurs, des cartons que l'on éventre, de la vaisselle que l'on déballe. Tout un fatras de sons et d'objets qui viendront envahir cet espace calme. Des choses nouvelles qui enseveliront peu

à peu la vie d'avant jusqu'à l'effacer totalement. Elle veut profiter de ce temps figé avant que Catherine, sa mère, n'arrive ici. Alors elle s'étend sur le lit. Longtemps elle ne dort pas, elle écoute. Elle écoute le silence. Et elle en tire des fils avec lesquels elle tisse un cocon, un cocon léger dans lequel elle vient se blottir.

chapitre 4

Elle sort du sommeil comme on sort d'un bain. Reposée. Neuve.

Cela faisait des jours qu'elle n'avait pas dormi ainsi. Là, à l'abri des murs imposants de la vieille maison, sur son lit d'enfant, le sommeil l'a tenue dans ses bras durant de longues heures. Il l'a bercée, très lentement, et elle a presque oublié la crainte et l'amertume qui ont rongé ses jours et ses nuits depuis qu'elle a pris la route au début du mois de juillet. « Au début du mois de juillet ? Allons, tu sais pertinemment que tout ça a commencé bien avant ! » se dit-elle. Mais elle chasse vite cette pensée comme on chasse une mouche collante les jours d'orage. « Pas maintenant. » Elle a envie de profiter encore du silence et de l'obscurité. Les volets sont toujours tirés, aussi elle n'a aucune idée de l'heure qu'il peut être. Aucun son ne parvient de l'extérieur. Il lui semble qu'il règne ici le même silence que celui qui enveloppe les cathédrales.

Enfant, quand elle venait dans cette maison, ce silence lui faisait peur. Il donnait à l'air même une

texture particulière. Quelque chose de plus épais, de plus lourd : une espèce de draperie qu'elle imaginait aussi imposante et pourpre qu'un rideau de théâtre. Un manteau immense avec lequel il était plus difficile de se mouvoir. Elle pouvait passer des heures dans sa chambre surchauffée sous les toits. Allongée sur le lit, les bras serrés le long du corps, le front en sueur, elle se sentait écrasée par le mausolée du silence. Au fil des longues minutes, il lui semblait que son corps ne bougerait plus jamais. Que le silence épais et rouge était entré en elle pour la changer en statue. Une de ces statues qu'elle avait déjà pu voir dans les églises. Ou de celles que l'on trouve dans les contes de fées, dans la plus haute tour d'un château perdu au milieu d'une forêt de ronces. Une princesse pâle étendue, si pâle que son corps semble fait de marbre froid. « Oui, une princesse changée en statue, comme dans les contes de fées, se disait-elle, il faudra un baiser pour me délivrer. » Et puis la peur ou la mélancolie serrait son cœur. « Mais personne ne viendra pour moi. Qui voudrait m'embrasser ? » Et, dans ces histoires, elle se voyait indéfiniment prisonnière. Pour toujours son corps d'enfant enfermé sous ce linceul de silence pesant.

C'est souvent la voix de sa grand-mère qui venait finalement rompre le charme. Depuis la cuisine, elle l'appelait pour venir goûter. Toujours une tartine sur laquelle elle avait étalé une noix de beurre frais, ensuite saupoudrée d'une neige fine et brune de chocolat. Alors le cœur de la petite fille se remettait à battre. Le silence lourd refluait jusque dans les coins obscurs de la vieille maison. Elle faisait lentement bouger ses doigts, un à un,

et puis elle battait des bras à la manière des oiseaux pour chasser les derniers lambeaux d'apesanteur qui s'accrochaient à elle. Enfin elle dévalait les escaliers, totalement libérée du sortilège.

Avec le temps, elle avait appris à goûter ce silence. À se mouvoir avec cette cape lourde et écarlate sur les épaules. Et il lui semblait même que ce manteau lui était devenu indispensable. Une sorte d'armure sans laquelle elle n'aurait pu être au monde. Un cocon qui la protégeait des autres. Qui même au milieu d'une foule furieuse l'aurait isolée de tous les dangers. Aux mots, à la colère, aux regards, aux mouvements désordonnés du monde, elle opposait le silence. Un silence absolu. Une absence qui la rendait inaccessible. Presque invisible.

Elle avait dû se défaire de cet habit durant son voyage. Elle avait été forcée – elle s'était forcée – à mettre des mots sur ses lèvres. Parler. Raconter. Mentir. Encore et encore. Et plus que de la poussière des chemins, elle s'était sentie sale de toutes ces paroles inutiles. De tous ces visages croisés. De toute cette agitation vaine. Parce qu'au final, elle n'avait pas trouvé ce qu'elle était partie chercher. Alors elle avait à nouveau posé ce manteau sur ses épaules maigres et blanches. Ce silence devait se savourer. Jusque dans ses moindres miettes. Aussi, c'est lentement et avec plaisir qu'elle pose ses pieds nus sur les marches de l'escalier. Comme pour respecter son désir, les marches de bois fatiguées retiennent leurs gémissements. Pour se guider dans l'obscurité, sa main glisse le long du mur où le plâtre se détache par endroits, laissant sur les doigts une poudre légère. Enfin, sous ses pieds nus

le froid des tomettes de la cuisine. Un rayon de soleil perce encore entre les volets. Un maigre rayon de fin d'après-midi. Quelque chose de doux pour accompagner la fin du jour. « J'ai dormi une nuit et un jour entiers », se dit-elle. Et à cette simple pensée la faim s'agite dans son ventre. Une faim énorme. Une faim de naufragée. Une faim comme elle n'en a pas connu depuis bien longtemps, elle qui chipote toujours pour finir ses repas. Mais, un peu par superstition, elle n'ose pas ouvrir les placards. « D'ailleurs, ils doivent être vides. Grand-mère est morte il y a déjà longtemps. Il ne doit rien rester. »

Hier, elle est entrée dans le village en se glissant comme un chat par les plus petites ruelles silencieuses. Elle aurait pu aller jusqu'à la minuscule épicerie. Acheter de quoi boire, de quoi manger. Mais elle ne voulait pas se montrer. Les gens du village apprendraient bien assez tôt son retour et celui de sa mère. Les ragots se répandraient dans toutes les ruelles, toutes les cours et toutes les maisons. On parlerait à voix basse sur leur passage et les gens, depuis la place, tenteraient de les apercevoir à la fenêtre dès le matin arrivé. Alors elle a préféré se faire discrète. Se draper dans son manteau de silence écarlate et filer tout droit jusqu'à la vieille maison.

Elle fouille dans son sac à dos, répand sur les tomettes de la cuisine les vestiges de son voyage : une carte routière, un prospectus pour un restaurant élégant sur la Côte, un maillot de bain, ses sous-vêtements usés d'avoir été lavés sur les pierres des fontaines ou aux lavabos des station-services. Elle en sort finalement quelques barres de céréales. De quoi apaiser la bête qui réclame au fond

de son estomac. Du robinet au-dessus de l'évier en marbre rouge, elle voudrait tirer de l'eau fraîche. La tuyauterie proteste et geint durant de longues secondes. Une centaine de fantômes secouent les vieilles canalisations de cuivre. Cela fait si longtemps que personne n'a vécu ici, que l'eau a peut-être oublié le chemin ? Mais l'eau jaillit enfin, éclabousse l'évier, le sol, son T-shirt qu'elle n'a même pas pensé à changer. D'abord épais et noir, le jet laisse place à une eau claire et glaciale. Elle revoit alors sa grand-mère, dans la montagne au-dessus du village, assise sur un roc de granit étrange. Il avait la forme d'un œuf. Un œuf gigantesque. Chaque fois qu'elles passaient par là en allant à la cueillette, sa grand-mère s'asseyait sur l'œuf et elle paraissait minuscule sur cet énorme rocher.

« L'eau que tu bois à la maison. Elle vient de là, petite. »

Elle, elle s'en souvient, elle regardait alors vers le village, qui paraissait si minuscule dans la vallée. Comment croire que l'eau qui sortait du robinet avait fait un si long chemin ? C'était une chose impossible. Devant l'air perplexe de sa petite-fille, la vieille dame ajoutait : « Tu ne peux pas la voir, mais la source, elle est là-dessous. Elle bouillonne comme le sang. Elle court dans le cœur et le corps de la montagne. C'est elle qui fait que la rivière coule en bas. Et tout ce qui vit ici, c'est grâce à la source. Les fleurs, les animaux, le plus grand des arbres, la moindre petite araignée. Et moi. Et toi aussi, petite. »

Elle collait alors son oreille contre la roche, prudemment, de peur que la source ne la gronde ou ne jaillisse à la façon d'un volcan. Mais elle n'entendait rien. Juste l'index de sa grand-mère qui battait sur la pierre.

« On ne peut pas l'entendre. Les oreilles ne servent à rien. Il faut sentir, petite. Il faut sentir. »

Et bien des fois elle s'était allongée sur la pierre, au côté de sa grand-mère, essayant de saisir la moindre vibration dans la roche. Comme si son corps avait été un sismographe. Mais jamais elle n'avait pu *sentir* la source qui faisait battre le cœur de la montagne. De retour chez elle, elle avait demandé à son père : « C'est vrai ce que grand-mère a dit ? Qu'on peut sentir un cœur battre mais qu'on ne peut pas l'entendre ? » Et son père, pour une fois, n'avait pas su quoi répondre.

Elle a rempli une carafe de porcelaine ébréchée qui trônait sur la table en merisier de la cuisine après avoir chassé les araignées qui reposaient au fond. Puis, à tâtons, elle s'est installée sur le canapé du salon. Elle a disposé devant elle, sur la table basse, l'eau et les céréales. Le téléviseur grésille un peu quand il s'allume, et la luminosité lui fait monter les larmes aux yeux. À l'écran, un présentateur en quadrichromie agite ses fiches devant des candidats à l'air perplexe. Elle a coupé le son. Elle n'a pas envie d'entendre ce que ces gens ont à dire. Leur humour millimétré, leurs sourires forcés, leurs savoirs inutiles. Elle veut juste vérifier que le monde au-dehors existe toujours.

chapitre 5

Les volets restent clos durant quatre jours. Elle ne sort pas. Elle n'en a pas le courage. Ou pas l'envie. Elle pioche dans les barres de céréales au fond de son sac. Elle fait sa toilette avec un bout de savon pâle et minuscule au-dessus de l'évier de marbre rouge. Elle passe des heures devant l'écran muet. Elle écoute. Le silence.

Dans la journée, le soleil frappe violemment aux volets. Le bois vermoulu se dilate, craque, geint quand les rayons viennent se planter en plein midi. Le soir, il soupire en retrouvant la fraîcheur de la nuit. La maison aux murs épais reste froide, gorgée d'obscurité. « Comme la source qui bat sous la montagne », pense-t-elle. De temps à autre, la cloche de l'église, sur la place, vient faire basculer les heures. Mais elle ne compte même pas les coups. Elle se contente d'apprécier la vibration qui subsiste dans l'air une fois que la cloche de métal a rendu sa sentence. Une vibration comme un écho aux mugissements étouffés des machines de la scierie, plus bas dans la vallée. Parfois, un camion chargé de troncs monstrueux descend de la montagne, faisant trembler

les vieilles vitres et laissant derrière lui un parfum de gasoil et de sève fraîche.

Elle dort aussi, beaucoup. Elle se tricote des écharpes de rêves en se moquant du jour et des nuits. Dans un de ses rêves, sa grand-mère vient s'asseoir sur le canapé à ses côtés. À l'écran, le vieil homme, qui l'a prise en stop, tire une carabine du coffre de sa voiture et le chien se recroqueville sur la banquette arrière, terrorisé. Puis l'image est soudainement envahie par une neige grise. Elle se tourne vers sa grand-mère et lui demande : « Qu'est-ce que tu crois qui s'est passé ? » La vieille femme hoche lentement la tête. Ses yeux sont deux points noirs de fusain et sa bouche, à peine une esquisse. Elle finit par répondre : « Tu devrais ouvrir les volets, maintenant. Faire entrer le soleil avant qu'il ne disparaisse tout à fait. »

Quand elle se réveille, elle se dit que oui, elle devrait enfin laisser pénétrer le soleil entre les murs épais de la vieille maison. Elle vit depuis trop longtemps dans l'obscurité. Comme sa mère. Quand est-ce que cela avait commencé ? Certainement quelques semaines après la mort de la vieille femme. Un jour, en rentrant chez elle après l'école, elle avait trouvé tous les volets tirés. Elle avait voulu ouvrir ceux du salon et une voix lui était parvenue depuis le canapé. La voix de Catherine, sa mère : « Ne les ouvre pas. C'est beaucoup trop violent pour moi. » C'est comme ça que ça avait commencé, et les choses au fil du temps avaient empiré. Peu à peu, Catherine s'était persuadée que le soleil brûlerait sa peau si elle n'y prenait garde. Elle vivait dans la pénombre et, quand elle devait sortir, été comme hiver,

elle s'abritait sous un large chapeau et emportait toujours des lunettes noires. « Et puis comme ça les gens ne pourront pas me reconnaître. » Comme si quelqu'un avait pu la reconnaître encore. Cela faisait des années qu'elle avait disparu des revues littéraires et des plateaux de télé. C'est vrai qu'elle avait eu son heure de gloire. Et la jeune fille avait même une fois surpris des paparazzis fouillant leurs poubelles. À la recherche de quoi ? Une page d'un manuscrit abandonné ? Des révélations sur sa vie intime ? Après le départ d'Arthur, sa mère avait complètement cessé d'écrire. Et les premiers signes étaient apparus. De petites lubies étranges que la jeune fille, qui n'était alors qu'une enfant, n'avait pas relevées. Le monde des adultes lui apparaissait à cette époque-là comme un labyrinthe étrange. Un chaos où causes et conséquences n'étaient reliées entre elles par aucune logique. Elle avait beau essayer de *comprendre*, rien ne faisait sens dans la conduite de ses parents. Rien ne venait expliquer les silences, les rires, les pleurs ou les éclats de voix qu'elle percevait parfois, la nuit, depuis sa chambre. Le monde des adultes était une jungle inextricable où elle se sentait perdue. Catherine avait de brusques sautes d'humeur. Tantôt expansive, tantôt plongée dans un mutisme froid et agressif. Elle pouvait faire preuve d'une affection étouffante, refusant même que sa fille aille au collège pour qu'elle l'accompagne durant ses journées de shopping. Et, le jour suivant, elle semblait ne pas la voir, sursautait quand elle la croisait à la porte de la cuisine, comme si elle avait oublié jusqu'à son existence. Elle suivait des régimes extravagants, bannissait une semaine certains types de nourriture,

puis s'en gavait la semaine suivante. Elle pouvait passer la journée en chemise de nuit, cloîtrée dans le salon obscur, et, au soir venu, revêtir les tenues de gala qu'elle portait lors des salons littéraires prestigieux. Et ce, juste pour jeter dans le four un plat préparé. Catherine était femme. Catherine était enfant. Mais, aux yeux de la petite fille, elle était de moins en moins mère.

Puis avait commencé le temps de l'errance. Les déménagements. Les maisons luxueuses, les appartements glacés. Et les hommes, toujours différents. Beaux, superficiels, laids ou vaniteux, mais toujours très fiers de promener à leur bras une écrivaine dont l'aura ne s'était pas encore tout à fait affadie. Et ces derniers lambeaux de renommée légitimaient Catherine dans tout ce qu'elle pouvait leur faire endurer. Les crises d'angoisse, les brouillons qui s'entassaient dans les poubelles, les manuscrits qui finissaient de se consumer dans l'évier, les pleurs dans la nuit. Comme si sa mère avait voulu se venger des hommes. De tous les hommes. Après ces crises suivaient inévitablement les disputes, les ruptures et les déménagements. Catherine restait cloîtrée de longues semaines, en robe de chambre du soir au matin, le teint pâle et les cheveux fous. Et puis un jour, en rentrant du collège, la jeune fille découvrait sa mère métamorphosée. Habillée de vêtements propres et neufs, maquillée et coiffée. Et elle devinait ce qui allait inévitablement se passer ensuite. « On va bien s'entendre tous les deux, pas vrai, petite ? » dirait bientôt un autre homme en ébouriffant ses cheveux d'enfant. En grandissant, elle avait appris à rester indifférente à tout ça. Elle avait appris de son père que sous les plus beaux sourires

des hommes se cachent souvent des gueules de loup. Des appétits féroces. Une noirceur insondable. Mieux valait s'en méfier. Étouffer la colère. Alors, elle se contentait de peindre sur ses lèvres un maigre sourire. Elle s'enveloppait de son manteau de silence écarlate et elle attendait que les hommes passent. Parce qu'ils finissaient tous par passer. Non sans avoir auparavant piétiné le cœur de sa mère. Son cœur de pauvre folle.

chapitre 6

Les volets sont ouverts. Ils se sont dépliés en geignant, dévoilant les montagnes encore noyées de brume dans le petit matin. Le soleil est entré pour colorer en jaune les lames irrégulières du parquet. Des jardins en contrebas monte une colonne de fumée blanche, odorante et épaisse. Plus loin, des bâtiments noirs de la scierie s'échappent les plaintes des immenses machines qui débitent en planches bien régulières les arbres énormes que les hommes charrient depuis les montagnes.

La jeune fille à la fenêtre ferme un instant les yeux pour laisser toutes ces odeurs la remplir entièrement. Feuilles brûlées et sève de bois. Sur la route devant la maison, un visage se lève vers elle comme un point d'interrogation. Une vieille femme au corps recroquevillé dans un tablier noir, un panier chargé de tomates au bras. La jeune fille la salue d'un geste vague de la main et pousse plus loin son balai. « C'est le début, pense-t-elle, il fallait bien que ça arrive. À partir de maintenant, tout le monde saura que nous sommes de retour. » Mais peu importe, elle chasse cette idée comme elle fait

tourbillonner la poussière dans l'air déjà frais de la fin du mois d'août. Elle déloge les araignées qui au fil des ans ont tricoté de lourdes toiles, étendant leur territoire sur la maison vide. Elle frotte les parquets au savon noir pour redonner au bois de châtaignier son éclat. Pièce par pièce, elle ranime la maison, et c'est comme si elle revenait à la vie elle aussi.

Il n'y a que dans la chambre de sa grand-mère qu'elle n'entre pas. La porte est fermée à clé. Et dans son plus lointain souvenir, la chambre a toujours été close. La vieille femme gardait la clé dans son tablier noir. Une lourde clé rouillée qui ne la quittait jamais. Bien des fois, alors que sa grand-mère était occupée à la cuisine ou au salon, elle avait collé son œil à la serrure, espérant découvrir le mystère que dissimulait cette porte. Mais elle n'y avait trouvé qu'une obscurité épaisse. « La clé doit être quelque part. Il faudra que je cherche », se promet-elle en passant devant la chambre. Mais pour l'heure elle redécouvre mille et une choses qui font éclore en elle les fleurs du souvenir. Un agneau en peluche sur une étagère. La photo jaunie d'une cohorte disciplinée d'enfants dans une salle de classe, les mains bien à plat sur leur pupitre. Une poêle noircie par le feu dans laquelle sa grand-mère lui faisait du pain perdu au petit déjeuner.

Ils venaient là l'été. Après des centaines de kilomètres d'autoroute, il y avait les gorges. Au bout des gorges, le col. Et ensuite, la descente dans la vallée. Puis le village, et enfin, tout au bout du village, la dernière maison. La vieille femme les attendait sur le seuil, les mains croisées sur le tablier noir. Immobile. Comme si

elle avait attendu là leur arrivée durant le jour entier. Ou peut-être savait-elle exactement à quel moment la voiture viendrait se garer sur le petit terre-plein ? Il y avait un échange de baisers secs entre Catherine et sa mère. On aurait dit qu'un contact trop prolongé de leurs lèvres sur leurs joues aurait pu entraîner des catastrophes. Catherine ne restait jamais bien longtemps. Arthur, son père, se tenait en retrait, silencieux, le regard tourné vers les montagnes au loin. Elle devinait que derrière ces effleurements, ces baisers à peine esquissés, se cachaient des colères et des mots amers. Des noirceurs d'adultes dont il valait mieux ne rien savoir. Plus âgée, elle avait jeté à sa mère : « Pourquoi, moi, je suis obligée de passer l'été ici ? J'aime pas venir dans ce village. » Catherine l'avait longuement fixée. Dans ses yeux tourbillonnait ce que la petite fille avait d'abord cru être de la colère. Et puis une larme avait enflé jusqu'à dégringoler sur sa joue. Sa mère l'avait chassée d'un revers de main. « Moi non plus je n'aime pas venir ici. Mais ton père et moi avons besoin de temps. Du temps pour nous. Pour faire le point. Tu comprends ? » La petite fille qu'elle était, avait hoché la tête. En vérité, la seule chose qu'elle avait comprise, c'est que ce qu'on dissimulait derrière le mot famille pouvait être tout autre que les figures aimables que l'on voyait dans les dessins animés.

Après cet échange rapide et froid, la voiture repartait. Et puis c'était le temps de l'été. Le village était un étrange labyrinthe dont, après bien des années, elle n'était toujours pas certaine de pouvoir dresser la carte. Les rues sombres et tordues qui montaient vers les ruines du château l'attiraient autant qu'elles l'effrayaient.

Il y avait quelque chose d'inexplicable dans la façon dont elles avaient été jetées en travers de la montagne. Comme si on avait voulu perdre celui qui n'était pas né ici, comme pour dissuader l'étranger.

L'étrangère, c'est ainsi que l'appelaient les enfants du village. Les garçons étaient les plus agressifs, toujours prêts à défendre leur territoire à coups de poing, de pierres ou d'insultes. « Hé, l'étrangère ! T'as rien à faire ici, retourne chez toi ! » lui lançaient des gamins aux genoux osseux et écorchés. La seule fois où elle avait osé répliquer, ils l'avaient rouée de coups. Qu'elle soit une fille n'y avait rien changé. Bien au contraire. Ils en tiraient une certaine fierté. Comme si ça avait été l'ordre normal des choses qu'une fille baisse la tête en passant devant eux. Ce jour-là, ils lui avaient jeté d'une voix mauvaise : « Ta grand-mère, c'est une sorcière ! Une sorcière et une pute, tu sais ça, l'étrangère ? » La colère était montée en elle. Violente et irrépressible. Elle avait réussi à frapper à l'entrejambe un des quatre garçons qui ricanaient, et, tandis qu'il se tordait au sol en gémissant, les autres l'avaient empoignée sans ménagement. Ils l'avaient plaquée contre le mur. Celui qu'elle avait frappé s'était relevé et avait approché son visage tout près du sien avec un rictus narquois. « T'es pas à la ville, t'es dans notre village. Et tu sais ce qu'on leur fait ici aux filles comme toi, hein ? » Et elle se souvient qu'ils avaient baissé tour à tour leur pantalon de toile et leur slip de coton avec des sourires goguenards. Ils avaient agité contre elle leur sexe blanc et minuscule. « T'as vu ça, hein ? T'as vu ? Tu sais ce qu'on te fera avec ? » Elle avait fermé les yeux, si fort qu'elle s'était dit que

plus jamais elle ne pourrait rouvrir les paupières. Puis elle avait senti quelque chose de chaud et d'acide couler sur sa bouche. Elle avait ouvert les yeux, affolée. Les garçons avaient remonté leurs sous-vêtements. Celui qu'elle avait frappé lui avait craché dessus. Le goût de la salive acide lui avait donné un haut-le-cœur, et elle s'était retenue de vomir. Il lui avait ensuite dressé un inventaire des sévices sadiques qu'ils lui infligeraient si elle ne suivait pas leurs règles. Elle ignorait la majorité des mots qu'il avait employés, et elle aurait pu en rire, s'il n'y avait pas eu cette lueur dans les yeux des quatre garçons. Une sorte de sauvagerie. Ils se délectaient de sa peur et de leur pouvoir. Dangereux comme des chiots qui se découvraient des crocs. Alors, elle avait fini par baisser les yeux, terrorisée. Après de longues minutes, ils avaient lâché ses poignets endoloris et ils étaient partis en ricanant. « Et t'as qu'à aller raconter ça à la sorcière, on s'en fout. On n'est pas comme les vieux ! On a peur de rien ! »

Le soir même, elle avait observé sa grand-mère à la dérobée. Assise dans le canapé devant le poste de télé, la vieille femme semblait indifférente aux bavardages du présentateur d'un jeu insipide. Son regard noir se perdait de l'autre côté de la fenêtre du salon, vers la vallée plongée dans l'obscurité. « C'est vrai qu'elle ressemble à une sorcière », s'était dit l'enfant. Avec son visage desséché, creusé de sillons profonds. Avec sa voix rauque qui charriait les rochers de l'accent d'ici. Avec ses grands châles noirs parfumés de lavande et de cèdre dont elle s'enveloppait, été comme hiver. Comme pour les sorcières d'antan, les plantes n'avaient aucun secret pour sa

grand-mère. Aux premières heures du petit matin, elle amenait la petite fille dans la montagne. Jusque dans les forêts noires et profondes. Là où seuls les chasseurs et les bêtes sauvages osaient s'aventurer. La vieille femme parlait peu. Son pas était assuré. Et la petite fille de la ville peinait à la suivre. Mais elle aurait préféré déchirer ses genoux à tous les ronciers plutôt que de se retrouver seule dans ces lieux étranges et menaçants. On le lui avait dit, Marcus, son grand-père, s'était perdu dans les forêts. Un jour d'hiver, peu après la guerre, il était parti à la chasse, et au soir il avait disparu. Il n'était jamais revenu et jamais son corps n'avait été retrouvé. Alors comment sa grand-mère pouvait-elle aller sans crainte par les bois ?

Un matin, elle avait tenté de dire sa terreur à sa grand-mère. Mais la vieille femme avait balayé ses plaintes. « Nous sommes chez nous ici. Il n'y a rien à craindre de ce qui vit dans les bois. » Elle savait qu'il était alors inutile de se plaindre à nouveau, de taper des pieds ou de se réfugier dans une colère feinte comme elle le faisait avec ses parents. Quand sa grand-mère disait quelque chose, ses paroles étaient définitives. Et la petite fille n'aurait jamais osé aller contre elle. Elle aimait sa grand-mère autant qu'elle la craignait. Jamais la vieille n'élevait la voix. Elle n'en avait pas besoin. Ses deux yeux noirs suffisaient à faire taire tous les caprices et toutes les colères.

Une fois dans la forêt, la vieille femme se penchait sur certaines plantes bien précises. Elle cueillait tiges, fleurs ou racines qu'elle faisait disparaître dans les poches de son tablier noir. Elle avait essayé d'enseigner les noms,

les formes, les couleurs et les odeurs à la petite fille. Mais il ne lui restait rien de tout cela. Elle n'avait gardé que le souvenir de l'angoisse de se perdre dans le labyrinthe de la forêt, comme autrefois son grand-père. Si au village elle craignait les rues tortueuses et la méchanceté des garçons, ici, le danger, elle le sentait, était bien réel. D'autant plus réel qu'il était invisible. Comme si derrière chaque arbre creux, derrière chaque roche moussue pouvait se cacher une créature faite de pure sauvagerie, à l'esprit primitif et insondable, à la faim jamais assouvie, hermétique à l'idée même de pitié, revêtue de la chair dont on fait les cauchemars. Et les paroles de sa grand-mère, murmurées au-dessus de la dépouille des plantes, formaient une litanie hypnotique propre à invoquer les ombres de la forêt.

Alors oui, ce soir-là, alors que la vieille femme plongeait son regard de l'autre côté de la fenêtre, elle s'était dit que sa grand-mère avait quelque chose de la sorcière. Peut-être pas de celles qui volent sur un balai. Mais elle était de ces vieilles femmes qui ont dans le cœur un éclat de nuit qui les pousse à marcher à côté du monde. En cela Catherine n'était pas différente. « Et moi ? » se demanda la petite fille ce soir-là.

« Et moi ? » se demande encore la jeune fille ce matin-là.

chapitre 7

On entend les moteurs des camions bien avant que leur carrosserie poussiéreuse n'apparaisse sur la route à l'entrée du village.

Quand ils passent sous les fenêtres de la maison, un des passagers lève un visage sombre vers la fenêtre où se tient la jeune fille, un bol de thé fumant entre les mains. Elle a l'impression que l'homme lui sourit et elle cueille ce sourire comme un cadeau dans le petit matin encore mouillé de rosée.

Le convoi stoppe quelques centaines de mètres plus loin, sur la place. Le village résonne bientôt des cris des hommes et des coups de marteau sur la tôle.

La fête foraine vient d'arriver.

Une fois son thé achevé, elle fait le tour de la maison. Tout est prêt pour l'arrivée de Catherine. Elle a rangé, dépoussiéré, fait de la place pour les cartons qui viendront bientôt s'empiler un peu partout. Elle ne s'est pas encore aventurée au dehors. Elle attend le soir. Elle n'est pas encore tout à fait certaine d'avoir le courage d'affronter les regards, pas envie de chercher les réponses

aux questions. Parce que, inévitablement, il faudra expliquer pourquoi elles viennent s'installer ici. Alors elle ne sort pas, pas encore. Elle va de pièce en pièce, s'assurant que tout est en ordre. Elle décroche le vieux téléphone. Pas de tonalité. « Il faudra faire rétablir la ligne, pense-t-elle. C'est la première chose que j'aurais dû faire. Aller à la ville et faire rétablir la ligne. » Mais elle n'est qu'une adolescente. Les gens des télécommunications lui auraient ri au nez. Elle aurait donné son nom et on lui aurait répondu : « Comme l'écrivaine ? Celle qui passait à la télé ? » Et dans leurs yeux, elle aurait lu en pointillé « Comme celle qui est devenue folle ? » Et de toutes façons, ça aurait fini ainsi : « Et vos parents, où est-ce qu'ils sont ? C'est aux adultes de faire ça. » Comment expliquer que c'est elle la seule adulte de cette famille ? Que le mot même de famille n'a plus aucun sens. Elle repose le combiné. Pourtant, elle aimerait s'assurer que Catherine viendra. Qu'elle ne changera pas d'avis. Qu'elle n'a pas oublié qu'elles devaient se retrouver ici. Elle se demande aussi si sa mère n'a pas fait semblant de ne pas comprendre ce que la jeune fille avait fait de tout son été. Se pouvait-il que sa mère soit à ce point déconnectée de la réalité pour ne pas le réaliser ?

Pour passer le temps, elle décide de chercher la clé de la chambre de sa grand-mère. Cette pièce l'a toujours intriguée. Sa grand-mère y guidait parfois des visiteurs. Homme ou femme. Des gens du village au regard fuyant, comme un peu honteux de se trouver là. Ceux-là même qu'elle avait croisés au matin sur la place ou à l'épicerie

lui semblaient étrangement taciturnes. Ils évitaient soigneusement le regard de la petite fille, et encore plus sûrement celui de la vieille femme. D'un coup de menton, la grand-mère congédiait l'enfant dans la rue ou vers la pièce sous les toits. La clé sortait de la poche du tablier noir. Elle jouait dans la serrure et la porte se refermait ensuite. À double tour. L'oreille contre le plancher de sa chambre, la petite fille tentait de percevoir ce qui se passait en dessous. Mais il n'y avait que le silence, à peine ébréché par le bourdonnement des mouches et les plaintes des machines de la scierie. Un silence dans lequel les mots, que lui lançaient les garçons, résonnaient étrangement. « Ta grand-mère, c'est une sorcière ! Une sorcière et une pute ! » En grandissant elle avait rempli ce silence de tout un peuple obscur aux corps dénudés et tordus, à l'esprit vicié, aux mœurs inavouables. Et puis la porte s'ouvrait à nouveau. Et les invités disparaissaient subitement. En bas des escaliers, dans le salon, sa grand-mère était égale à elle-même. La petite fille doutait parfois qu'ils fussent réellement venus. La présence des invités était aussi éphémère que celle des ombres un jour pâle d'automne.

Aujourd'hui encore, tandis qu'elle fait courir ses yeux dans les tiroirs du buffet de la cuisine, elle se demande qui était vraiment cette vieille femme qu'elle avait toujours appelée grand-mère. Qu'avait-elle à cacher dans cette chambre ? Pourquoi ne se séparait-elle jamais de cette clé ? D'ailleurs, pourquoi la chambre est-elle close ? Elle a bien dû être étendue là, sur son lit, le jour où son cœur a cessé de battre. Elle n'était pas venue assister à l'enterrement. Sa mère seule y était allée. Est-ce que

Catherine avait récupéré la clé ? Mais pourquoi aurait-elle verrouillée la porte de cette pièce ? À moins qu'on n'ait enterré la vieille femme avec la clé, là-bas, dans le cimetière sur les hauteurs du village ?

Elle parcourt les étagères de la cuisine, soulève les couvercles des pots de terre sagement alignés qui tous laissent s'échapper l'odeur fanée des plantes des montagnes. Elle glisse un doigt dans les herbes sèches, qui immédiatement tombent en poussière. Elle déplace les ouvrages de la minuscule bibliothèque. Elle n'y trouve pas la clé. Pas de trace non plus des romans qui ont rendu sa mère célèbre. Elle se demande si Catherine les lui avait envoyés. « Non, peut-être pas. Quand j'ai voulu les lire, elle m'a fait une scène terrible. » Tous les prétextes avaient été bons pour que la jeune fille ne les lise pas. Comme si Catherine avait été trop pudique pour dévoiler son écriture, comme si elle avait honte de ce qu'elle livrait au fil des pages. « Comme si elle avait honte d'elle-même. »

Elle avait finalement cédé, et la jeune fille avait presque été déçue par ce qu'elle avait découvert derrière les couvertures glacées. Bien sûr, elle avait été fière de sa mère. De voir son nom imprimé sur la page de garde. Mais il s'agissait juste d'histoires. Des histoires de femmes qui cherchaient l'amour, croyaient l'avoir trouvé et se réveillaient un matin les mains et le cœur vides de tout ce qui les avait remplis durant deux cents pages. Et pour la jeune fille, ce n'était rien d'autre que la vie de sa propre mère qu'elle voyait là, imprimée en petits caractères noirs. Là où les filles de son collège auraient lu de beaux mélodrames qui vous faisaient chavirer

le cœur et vous arrachaient des larmes, elle ne faisait que retrouver son quotidien un peu pathétique. Aussi avait-elle cessé de lire. Les ouvrages de sa mère et tous les autres. À quoi bon lire si les livres sont juste des miroirs ? Surtout quand les miroirs ne renvoient pas la lumière mais l'obscurité ?

*

L'automne s'était étiré comme un chat au soleil.

Mais c'était bien fini. Le chat était assoupi, roulé en boule dans les écharpes de givre de l'hiver. Les dernières feuilles s'étaient recroquevillées au bout des branches et elles avaient été cisaillées par le gel. Un matin, les montagnes alentour, ces montagnes que j'avais trouvées si belles à mon arrivée, n'étaient plus que des blocs gris et ternes, dépouillés de toute couleur. Poussés par le vent du nord, des nuages bas défilaient sans cesse au-dessus de la vallée. Blancs et silencieux. Une armée attendant la bataille. « Quand le vent tombera, il neigera », me disaient les vieux sur la place. « Il neigera. Beaucoup. » Je me contentais de hocher la tête. J'espérais qu'ils se trompent. Mais, cette année-là, ils ne se sont pas trompés.

Malgré le poêle qui ronronnait sans cesse au fond de la classe, j'avais toujours froid. J'enfouissais mon corps sous des tonnes de laine que ma mère avait patiemment tricotées. Quand elle les avait glissées dans mon bagage, j'avais pensé que c'était bien inutile. On disait

que là-bas, dans le sud, il faisait toujours beau et chaud. Mais je n'avais rien dit. Je savais que tous ces brins de laine étaient pour elle un lien solide. Une manière de me serrer dans ses bras avant le départ. Une façon de dire : « Ne nous oublie pas, ton père et moi, quand tu seras là-bas. » Cet hiver-là, j'ai beaucoup pensé à elle.

Dans la salle de classe, je me souviens que souvent mes mains étaient bleues. Entièrement bleues. Comme faites de glace, de cette glace translucide qu'on trouve sur les plus hauts plateaux, là où la neige ne fond jamais. J'arrivais à peine à tenir le bout de craie quand le matin je préparais le tableau. Ce n'est pas que je craignais le froid. J'étais habituée à des températures bien plus basses. Mais le froid vous paraît toujours plus aigu quand on est loin de chez soi. Alors, avant que les enfants n'arrivent, je fourrais un peu plus de charbon dans le poêle et je laissais mes mains cuire au-dessus de la fonte. Au plaisir de la chaleur retrouvée se mêlait la douleur du sang qui peinait à circuler sous la peau. Je regardais mes mains et je me demandais ce qu'elles faisaient là. Dans ce village où tout, jusqu'au froid, m'était inconnu. Où on m'appelait bien souvent l'étrangère. Et je pensais à ma mère, et les larmes me venaient aux yeux tant je me sentais seule et perdue, et les larmes tombaient sur le poêle avec un tintement minuscule avant de s'évaporer immédiatement. Elles disparaissaient je ne sais où. Les cris des enfants me rappelaient alors à la réalité. J'essuyais sur mes yeux le voile de givre. Une nouvelle journée commençait.

chapitre 8

La lune est déjà haute quand elle referme la porte.

Au-dehors, les éclairages découpent les ruelles en tranches épaisses, orange et noires. Les basses d'une mauvaise chanson de variétés font trembler la nuit. Plus loin, les ampoules colorées éclaboussent les pavés de la place. Odeurs de frites, de bière et de tabac. Autotamponneuses, manèges pour lilliputiens, stands de tir à la carabine ou de pêche aux canards en plastique. Sur les étagères derrière les forains s'alignent des armées de peluches aux couleurs violentes, des babioles de pacotille, toutes certainement fabriquées par des enfants dans des pays lointains.

Les garçons s'en moquent, ils se pressent devant les stands et se défient à grands éclats de voix. Venus en nombre de toute la vallée, ils sont réunis là pour la dernière fête avant l'hiver. Après, ce seront de longs mois de résignation et d'ennui. Il y a aussi quelques touristes, que l'on reconnaît de loin à leurs pantalons de toile beige, à leurs chaussures de randonnée et au pull sagement noué autour de leurs épaules. Ils errent à travers

la fête minuscule. À la fois ravis de retrouver le décorum désuet d'une fête d'antan et pas très certains d'être à leur place, comme sonnés par la musique trop forte et régulièrement lardés de regards moqueurs.

Malgré la fraîcheur, les garçons d'ici portent des pantalons courts, des polos rayés à manches courtes, des chemises blanches largement ouvertes. Diamants à l'oreille. Chevilles tatouées. L'alcool colore déjà les pommettes de rose. On rit, on parle fort, on contracte les muscles quand les filles passent, les hanches roulant comme des barques bercées par la houle. Jeans moulants, T-shirt roses, rimmel, strass, gloss. Sur les poitrines et jusqu'au bout des doigts étincellent la verroterie et les chaînes plaquées or. Les yeux brillent. Prenant des teintes tantôt bleues, jaunes ou rouges sous la lumière diffuse des guirlandes.

On aperçoit la jeune fille, on la regarde en coin. Pour cette première sortie dans le village, elle a pris soin de s'habiller de façon neutre. Elle porte les vêtements confortables qu'elle avait emportés pour son voyage. Un pantalon de toile noir et un haut en lin blanc. Ce matin, elle a utilisé la vieille machine à laver de la salle de bains. Elle a hésité à étendre sa lessive au balcon qui donne sur la vallée. Suspendre ses sous-vêtements à la vue de tous aurait sonné comme une provocation. Alors elle a placé ses habits sur le dossier des chaises du salon, devant les fenêtres. Elle a aussi pris une douche. Une vraie douche. Sa première douche depuis bien longtemps. Quand elle a tourné le robinet d'eau chaude, le jet est resté glacé. « Il faudra sûrement acheter une bouteille de gaz », s'est-elle dit. Mais comme elle était

déjà nue, elle s'est forcée à supporter la morsure de l'eau froide et elle y a presque pris du plaisir. Sur le canapé, elle a ensuite réchauffé son corps pâle dans une flaque de soleil, à la manière des chats. Là, elle a soigneusement peigné ses longs cheveux bruns, qu'elle a noués en une grande natte qui serpente maintenant dans son dos. Elle a dîné d'une dernière barre de céréales, a pris une profonde inspiration quand elle a posé sa main sur la poignée de la porte, et elle est sortie.

Assise dans un coin de la place, elle sait qu'on l'observe. « La vieille femme de l'autre jour, le jour où j'ai ouvert les volets, aura fait passer le mot. Tout le monde sait que je suis là. Tout le monde attendait que je sorte enfin. » Et elle a l'impression que ce soir la place, coincée entre la mairie et l'église, est une petite scène de théâtre où tous sont à la fois acteurs et spectateurs. Sa prestation sera jugée, évaluée, et elle sera déterminante pour la suite de la pièce, celle qui se déroulera tout au long des semaines à venir. « Ici, ce n'est pas comme dans tous les endroits que j'ai traversés. Ici, je n'ai pas droit au faux pas. »

Dans les villes, les quartiers, les collèges où elle avait été, elle avait souvent pensé : « Qu'ils me regardent tant qu'ils veulent, jusqu'à l'écœurement, ça ne me dérange pas. » Ça ne la dérangeait plus depuis bien longtemps. Parce qu'elle savait que bientôt on l'oublierait. Elle savait devenir transparente. Elle avait appris ça. À être celle qu'on appelle « la nouvelle ». Celle qui vient s'asseoir juste à côté de vous au beau milieu de l'année. Celle qui vient partager votre bureau. On se retourne pour l'épier. On parle d'elle à voix basse dans les couloirs.

On se demande qui elle est, d'où elle vient. On la jauge, on l'évalue. En amie, en rivale, en souffre-douleur ou en bon coup potentiel. Parfois, on lui plante un coup de coude dans les côtes. « Excuse-moi, je t'avais pas vue. T'es la nouvelle, c'est ça ? » On prononce un peu trop fort son prénom sous le préau, en guettant sa réaction. On rit d'elle. Ou elle imagine qu'on rit d'elle. Mais jamais elle ne répond. Elle ne hausse pas les épaules. Elle ne fronce par les sourcils. Elle continue son chemin, bien à l'abri sous son manteau de silence. Parfois, on tente de lui parler. Les potins, une émission à la télé, le dernier groupe à la mode. Elle répond évasivement. Elle n'est pas intéressée. Elle n'est pas intéressante. Ni dérangeante, ni hautaine. Simplement transparente.

Mais ici, sur cette place, elle le sent bien, il en ira autrement. On ne la quittera pas des yeux.

Alors elle fait son entrée et s'avance dans la lumière. Elle papillonne de stand en stand. Se laisse hypnotiser par les ampoules qui clignotent dans les baraques de tôle. Esquive d'un sourire fin les boniments des forains qui l'invitent à tenter sa chance. Elle achète une paire de brochettes encore fumantes. S'installe sur un muret pour picorer. À l'autre bout de la place, elle aperçoit le chasseur qui l'avait prise en stop en bas de la vallée. Accoudé au comptoir de la buvette, il discute avec un homme aux épaules larges et aux cheveux longs. L'homme est ivre et ses mouvements désordonnés lui rappellent quelque chose. Elle le connaît. Mais elle n'arrive pas à se souvenir de qui il est exactement. Comme si le temps qui était passé sur le corps de l'homme avait modifié ses traits au point de le rendre méconnaissable.